

THÉÂTRE. RENCONTRE. Feydeau vu par Didier Bezace. Tout le propos consiste ici à nous faire partager l'intimité d'une petite humanité qui tourne en

« UNE ENVIE DE RECRÉER LA COMÉDIE POPULAIRE »

Trois pièces en un acte réunies, le pari est plus que réussi. *Feydeau terminus* est un moment de théâtre infiniment drôle. La mise en scène pétille d'inventivité. Les acteurs nous régaleront d'un plaisir de jouer contagieux. Didier Bezace ose le théâtre populaire. Il s'en revendique même. Rencontre.

Pourquoi monter Feydeau aujourd'hui ?

Didier Bezace. Il est un auteur classique et j'éprouve beaucoup d'affection à son égard, notamment pour la dernière partie de sa vie. Celle où il a écrit ses pièces en un acte, où il est une espèce de solitaire un peu égaré, toujours aussi mondain et cavaleur. C'est un auteur du siècle dernier, enfin de l'avant-dernier siècle, et il nous est proche. En outre, cette création s'inscrivait naturellement dans la saison du théâtre de la Commune consacrée au théâtre et à la biographie. Enfin, il y avait l'envie, la volonté par rapport à cette maison, à ce que nous en avons fait depuis quatre ans, de retrouver ou de recréer la comédie populaire, qui me paraît importante, pour que ce soit à la fois un lieu de recherche, de création, et un lieu qui peut convoquer un public qui a besoin d'avoir une image a priori de ce qu'il va voir. Cela m'intéressait de convier le public à un auteur populaire tout en le surprenant. Là est le projet. Si j'en crois les réactions du public, cet objectif est atteint. C'est un projet expérimental dans le sens où nous présentons la pièce que Feydeau aurait peut-être écrite, qu'il a rêvée fragmentairement.

On bâtit des projets de théâtre sur des envies, des intuitions, des appétits, mais le plateau vous renvoie une vérification plus ou moins expérimentale de ce que vous avez rêvé. En dehors de la drôlerie, de la cruauté, de l'amertume, se dégage un parcours humain. Ce qui m'attirait aussi c'était d'y réintroduire l'auteur. Ses pièces sont toutes construites de la même manière, elles s'ancrent sur une dialectique du couple au moment où cette dialectique s'épuise et où la crise a tendance à se calmer. Feydeau pratique le génie de l'intrusion. Ce quelqu'un n'étant que lui-même, masqué, pour faire rebondir, exacerber ou dérapier la crise que vivent les personnages. Du coup, cela lui donne un côté épique. L'intrusion étant du domaine du destin. Chez Shakespeare, c'est un destin épique, ici, un destin domestique, malin, pernicieux, espiègle et cruel qui s'introduit à l'intérieur du couple, le manœuvre, le manipule, le détruit.

Comment parvenir à cet équilibre entre l'aspect divertissement, évident, de ces trois pièces et toutes ces griffures qui les jalonnent ?

Oublier les stéréotypes du vaudeville. Feydeau Terminus met en scène des problématiques, telle la difficulté de vivre à deux. Entretien

Didier Bezace. Il faut décider, avant de mettre en scène, si l'on aime les personnages ou si on les méprise. Si on les méprise, on obtient un rire à l'égard de créatures qui ne sont pas son propre miroir. Si on met en scène ce couple en pensant que le public pourra l'aimer, on travaille forcément à la fois sur la drôlerie et sur la blessure. J'ai construit un couple – Anouck Grinberg et Thierry Gibeault – que j'aime, qui me charme, et un parcours a contrario inverse à la dramaturgie de Feydeau. La première pièce est une pièce amoureuse alors que Feydeau n'a jamais écrit le début de sa propre histoire. Moi je la mets en scène. Je voulais que ce soit une histoire de vie impossible et une histoire d'amoureux à la fois. Ce qui explique que les gens ne la reçoivent pas comme un Feydeau traditionnel.

Vous évoquiez l'amertume et la cruauté de Feydeau. Peut-on parler aussi de sa misogynie ?

Didier Bezace. Bien sûr. Par définition son théâtre, jusque dans ses vaudevilles, est misogyne. Je précise toujours qu'il est un misogyne amoureux. Je trouve que ses personnages fémi-

nins sont des femmes assez étonnantes : elles sont très seules, très vivaces, avec un sens du réel et une lucidité sur la vie que je trouve assez remarquable. Elles sont aussi des emmerdeuses, mais les emmerdeuses ne manquent pas toujours de charme, loin de là. Certainement, cela ne modifie en rien la misogynie de l'auteur mais ce n'est pas cela que j'ai voulu raconter. Je n'ai pas voulu raconter le destin d'un homme persécuté par sa femme mais le destin d'un couple qui a constamment envie d'être ensemble et qui, constamment, n'y arrive pas. Les hommes ne sont pas plus brillants que les femmes et je crois que Feydeau, dans sa misogynie, éprouvait une lucidité féroce à l'égard des hommes. Ambitieux, ils sont prêts à sacrifier leur amour propre à l'hypocrisie sociale. Pas les femmes, qui sont très entières. Je n'arrive pas à trouver ces personnages plus médiocres que d'autres. Je mets en scène des gens qui nous ressemblent.

Il y a, dans la dramaturgie de Feydeau, des choses inquiétantes et passionnantes : le rôle du langage, qui n'est un ami ni de l'homme ni de la femme

puisque souvent il crée de l'incompréhension et du malentendu. Sans oublier une part de hasard malin qui vient saper la réalité sur laquelle on pourrait tenter de se tenir. Enfin, une chose extrêmement moderne, quoique a contrario de toute une dramaturgie moderne, c'est que ce théâtre ne fabrique aucun sens.

D'où ma première question...

Didier Bezace. Le rôle du théâtre peut être de fabriquer du sens. On ne s'en est pas privé et on ne s'en prive pas ici, dans ces murs. Mais je pense qu'il est aussi une vocation du théâtre à simplement mettre la vie en scène dans ce qu'elle peut avoir d'absurde et de non-sens. Le théâtre de Feydeau ne contient pas de sens. À l'arrivée, on n'est pas plus éclairé qu'au départ. Simplement, une énergie, dépensée la plupart du temps dans le rire, traverse la pièce. Que ce théâtre soit là uniquement pour faire partager des émotions à un moment donné, que ce soit du rire ou de la tendresse, me plaisait beaucoup et me semblait très moderne. Le théâtre n'a pas forcément en charge d'éclaircir le monde, il peut aussi bien l'obscurcir comme

on en a la sensation dans la vie. S'il est la réplique parfois de ce malaise que nous pouvons éprouver à ne pas savoir comment on en arrive là, comment les choses se produisent, je trouve que cela joue son rôle aussi.

Toutes les problématiques qui traversent cette pièce, l'ambition, la difficulté de vivre à deux, sont des thématiques contemporaines.

Didier Bezace. Tout à fait. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas comportés en ethnologues de l'avant-dernier siècle. Nous sommes assez anachroniques sur la manière dont ces personnages nous parviennent du plateau : je tenais à ce qu'ils soient des personnages ordinaires d'hier et d'aujourd'hui.

D'où les décors et des costumes intemporels.

Didier Bezace. Complètement, avec un élément important qui devait jouer dans la scénographie : la maison. Plutôt que d'exposer les pièces dans un décor convenu selon Feydeau, on a décalé sans arrêt les lieux de l'action. On a beaucoup joué le hors-champ parce que je cherchais à ce que l'on entre dans une maison, qu'il s'y passe des choses et, lorsqu'on la quitte, elle nous renvoie une espèce d'impression un peu nostalgique d'un lieu qui a vécu et est déserté. J'ai veillé à ce que cette maison – selon l'hypothèse selon laquelle Feydeau met de la vie dans le théâtre et qu'il y a du théâtre dans

« J'ai construit un couple, Anouck Grinberg et Thierry Gibeault ; un couple qui a constamment envie d'être ensemble et qui n'y arrive pas. »



LA VIE CULTURELLE

sa vie – soit théâtrale. Ce n'est pas un mobilier domestique, c'est du mobilier qui s'infiltré dans le théâtre. Et j'ai voulu qu'elle soit une machine. Elle tient du manège: dans cette espèce de tournoiement existentiel débridé, il y a l'idée d'un manège infernal et d'un manège-ménage un peu triste. J'ai traité Feydeau comme un grand auteur classique sur lequel il faut travailler sur l'espace, la dramaturgie et le jeu avec les comédiens qui sont tous extraordinaires.

Ces pièces sont des dramaturgies obsessionnelles avec des leitmotivs. Si on ne monte que la première, le pot de chambre sur la tête de l'homme est une envie de femme enceinte. Mais si on en monte deux et qu'à la troisième on s'aperçoit que cet homme construit les pots de chambre, quelque chose de plus inquiétant se dessine. Prenez la bonne: dans chacune de ses pièces il y en a une, tout simplement parce que la petite bourgeoisie d'alors en avait pour rien, sans jamais les payer. Trois pièces, trois bonnes. Si tout d'un coup, c'est la même qui les accompagne, que de bonne elle devienne une nounou, une compagne de vie, en additionnant les trois parcours dans Feydeau, on obtient une biographie étonnante

de cette femme. Tout ça fabrique un univers que j'espère être de comédie et, comme dans toute comédie, il y a des choses drôles et d'autres qui le sont moins. Finalement la comédie a la même profondeur que la tragédie. Mais ce n'est pas une découverte. L'hypothèse était de se débarrasser du Feydeau metteur en scène, oublier toutes ses didascalies, d'un académisme qui colle à la peau de cet auteur, qui en fait l'otage d'un théâtre privé où le cabotinage règne en maître. Cela produit un type de théâtre populaire et, dans le public, un étonnement qui devient un plaisir.

Le théâtre populaire, c'est la quête éternelle?

Didier Bezace. Bien sûr. Dans théâtre populaire il y a « théâtre » et « populaire ». Il faut qu'il y ait le théâtre mais aussi le peuple. C'est une conquête jamais acquise. C'est une tarte à la crème mais je m'y réfère encore. On est dans un pays qui a su inventer des outils et des structures de création artistique de service public, et au service du public, assez formidables. À part l'Allemagne très récemment, l'état du théâtre en Europe est catastrophique. En France, nous vivons une assez grande richesse théâtrale. Bien sûr que les structures créées

au moment de la décentralisation avec Malraux se sont figées, sclérosées. Mais je ne veux pas jeter le bébé avec l'eau du bain. J'ai construit mon métier d'acteur, de metteur en scène et de directeur dans le service public. J'y crois. Si l'on a envie d'un théâtre où l'on se sent solidaire du public, sans parler de certitudes politiques, et je suis solidaire de celui de la Commune, on accomplit un acte de théâtre populaire. Un lieu comme la Commune est un lieu de recherche et

de création dans un endroit précis, à Aubervilliers. Une ville où il est dur de vivre. La tension est importante entre la richesse de la création théâtrale, ce que cela suppose de liberté morale, individuelle et sociale, et le fait que cet outil soit là. Je ne pense pas mes projets de théâtre en étant indemne de cette contradiction et de cette tension. Si je peux faire plaisir à un public d'ici et d'ailleurs – je ne tiens pas à m'enfermer, c'est un outil national et international –, qu'il sente qu'il a quelque

chose à voir avec cette maison et qu'elle le concerne, je pense que c'est bien. D'où cette volonté de travailler sur des auteurs que les gens connaissent de manière patrimoniale. J'ai peu travaillé sur la dramaturgie classique. Pour moi, c'est aussi expérimental.

PROPOS RECUEILLIS
PAR ZOÉ LIN

Feydeau terminus, au théâtre de la Commune, Aubervilliers. Jusqu'au 7 avril. Tél.: 01 48 33 93 93.